

— Voilà donc qui va on ne peut mieux de votre côté.

Me Ferté déposa, reprit sa tabatière, l'ouvrit, la referma, oubliant d'aspirer la prise qu'il avait saisie entre le pouce et l'index.

— Et cela ira de même du sien, je suppose, ajouta Gérard de Noiville, frappé de l'air d'hésitation et de préoccupation du notaire.

— Mon Dieu ! fit celui-ci, j'en suis convaincu. Cependant, il est de mon devoir de vous dire... Et ceci constitue la seconde partie de ma communication...

— Ah ! ah ! la partie déplaisante ! Je vous écoute.

— Vous connaissez la personne civile de votre future épouse, commença Me Ferté, c'est-à-dire sa position d'orpheline, sa dot, laquelle est considérable ; mais grevée d'un prélèvement préalable d'une somme de cinq cent mille francs au bénéfice d'une certaine sœur naturelle.

— Après ? fit le comte inquiet.

— Vous connaissez la personne physique, continua Me Ferté. Jeanne est brune, fort jolie. Elle a, ou plutôt, elle va avoir dix-huit ans.

— Oui, je sais tout cela.

— Reste la personne morale, laquelle personne morale se compose du caractère, des dons de l'esprit et du cœur, et enfin de l'éducation donnée.

Le comte de Noiville, bien que flegmatique et regardant l'impatience comme une faiblesse et une niaiserie, commençait à ressentir tous les prodromes d'une crise de nerfs, en écoutant le verbiage du notaire.

— Au fait ! au fait ! répéta-t-il.

— Au point de vue du caractère, reprit Me Ferté, avec la paisible solennité qui lui était habituelle, je crois ma pupille douce, soumise et timide.

— C'est ce qu'il faut ! fit Gérard de Noiville.

— C'est assez mon avis, fit Me Ferté gravement. Malheureusement, la petite la plus d'imagination que je n'aurais voulu, et une certaine sensiblerie de cœur que je dois vous signaler. En un mot, Jeanne paraît avoir une amourette en tête.

— Enfin, nous y voilà. Ne pouviez-vous dire cela tout de suite ?

Gérard de Noiville haussa les épaules.

— C'est l'histoire de toutes les petites filles de son âge, élevées au couvent. Elle se sera éprise pour quelque frère d'une de ses amies.

— Pas tout à fait, répliqua Me Ferté.

— Voyons, expliquez-vous clairement.

— Voici le fait dans toute sa brutalité.

Samedi dernier, c'est-à-dire avant hier, mon premier clerc vint m'avertir qu'un monsieur et une dame âgée, suivant toute probabilité, la mère et le fils, désiraient me parler pour affaires personnelles.

Je donnai l'ordre qu'on les introduisit, et je me trouvai en face d'un homme, jeune encore, et d'une dame en cheveux blancs, qui du reste, avaient l'air comme il faut tous les deux.

Me Ferté prit un temps.

— Savez-vous ce qu'ils venaient faire ?

— Vous demander la main de votre pupille, parbleu !

— Tout juste !

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ?

— Des gens très bien. Mais pas le sou. La mère a six mille livres de rentes, le fils est médecin. Il débute. Peu de clientèle et point d'argent.

— Eh bien, cela n'est pas dangereux. On ne donne pas une fille de trois millions à rien du tout.

— Evidemment, et c'est ce que je répliquai poliment, mais nettement à ce monsieur et à cette dame que je n'avais jamais vus.

— Comment s'appellent-ils ?

— La mère est veuve d'un certain Louis Dauray, qui était homme de lettres de son vivant.

— Peu ! fit le comte ! Quelque bohème ! Quelque toqué !

— Le fils s'appelle Robert, de son petit nom, et habite rue Lafayette.

— Il fallait leur dire aussi que mademoiselle d'Esparre était destinée à quelqu'un de sa caste.

— Vous pensez bien que je n'y manquai pas. Malheureusement, ce docteur, par une légèreté que je blâmai vivement, ayant de s'adresser à moi, s'était adressé à Jeanne... Il me déclara qu'ils s'aimaient tous les deux, que c'était avec son autorisation qu'il venait me trouver... Il était fort pâle et fort ému, en me parlant de son amour partagé, disait-il.

— Partagé ! s'écria Gérard de Noiville ; comment cela ? Comment a-t-il connu mademoiselle d'Esparre ? Comment a-t-il pu communiquer avec elle dans son pensionnat ? Voilà une maison d'éducation pour demoiselle singulièrement tenue !

— La maison est fort bien tenue, monsieur le comte. Seulement, si bien tenue que soit une maison d'éducation, le diable n'y perd jamais rien, paraît-il. Madame Dauray, l'été, habite Saint-Maur, où son fils vient la voir une ou deux fois par semaine, de telle sorte que, j'ignore les détails, le docteur Robert aperçut Jeanne et en devint amoureux ; il la suivait à la promenade, m'avoua-t-il. Il lui écrivit même, etc., etc.

— Comment, etc., etc. ! interrompit le comte.

— Je vous dois la vérité, monsieur le comte. Les lettres amenèrent des rendez-vous, les jours de sortie. Le docteur suivait le pensionnat, lorsque les jeunes filles quittaient l'établissement, le jeudi ou le dimanche. Jeanne s'éloignait un peu, quand on ne la surveillait pas. Ils purent causer, s'avouer leur inclination mutuelle, et enfin, autorisé par elle, il venait me demander sa main.

Il y eut un silence.

Le comte de Noiville s'était levé, et se promenait d'un pas saccadé. Tout à coup il s'arrêta.

— C'est un drôle ! fit-il. On ne se conduit pas ainsi ! C'est un drôle et un intrigant. Il veut les millions de la dot, voilà tout ! Quel toupet ! Ces meurt-de-faim ne doutent de rien ! J'espère que vous l'avez remis à sa place, c'est-à-dire que vous l'avez mis à la porte !

— Oh ! soyez sans crainte. Vous comprenez ma surprise et mon irritation. Je lui dis combien je trouvais son procédé irrégulier.

Il s'excusa beaucoup, me disant que la passion l'avait entraîné ; que, d'ailleurs, n'ayant eu jamais que des intentions honnêtes vis-à-vis de mademoiselle d'Esparre, il n'avait point dépassé les limites que s'imposent un galant homme, et que la franchise et la sincérité de ses aveux devaient, à mes yeux, plaider en sa faveur.

— Bon ! bon ! Ce que l'on dit toujours.

— Je dois, de plus, constater qu'il m'a produit l'effet d'un homme très local et très bien élevé, et que sa mère paraît une femme distinguée. J'ajouterai que, lorsque je lui fis sentir qu'on ne demandait pas dans sa position, honorable à coup sûr, mais